

Fiction

Numéro 61, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (61), 4–14.

LA FIN DE SIÈCLE COMME SI VOUS Y ÉTIEZ [MOI, J'Y ÉTAIS]

Brigitte Caron
XYZ, Montréal, 1995,
243 p. ; 19,95 \$

La maison d'édition XYZ compte parmi ses auteurs des écrivains tels Louis Hamelin ou Christian Mistral, qu'on voit souvent comme des représentants typiques de la génération née aux alentours de 1960. Il me semble qu'on doit associer d'emblée Brigitte Caron à ces figures devenues emblématiques d'un certain mal du siècle. Tout comme Louis Hamelin et Christian Mistral, Brigitte Caron exprime, dans un premier roman au titre accrocheur, le désœuvrement d'une génération marginalisée, désœuvrement qui s'exprime par une écriture pléthorique qui vient comme combler le vide de l'expérience.

Mais cette fois, le point de vue est féminin. *La fin de siècle comme si vous étiez [moi, j'y étais]* raconte l'histoire de quatre filles et d'un gars (par ailleurs absent la plupart du temps) dans le Montréal des années 90. Ninon est une artiste solitaire qui cherche à faire publier son premier roman, qui constitue une savante mise en abyme du roman de Brigitte Caron. Joanna est une journaliste pigiste nymphomane qui multiplie les aventures pour pallier le vide de sa vie affective. Patricia est une lesbienne radicale de gauche qui semble avoir pris en charge tous les malheurs du monde. Dany est une jeune fille rangée qui habite avec son *chum* à Laval. Quant à Marc, il voyage de par le monde. Si c'est l'amitié, valeur refuge de cette fin de siècle, qui lie les cinq personnages et qui constitue le moteur de l'intrigue romanesque, ce sera néanmoins le sexe qui alimentera la plupart des conversations et peuplera les récits spirituels et truculents de Joanna.

On s'amuse beaucoup à la lecture du texte de Brigitte Caron, mais la vraie force du roman ne réside pourtant pas dans son humour dévastateur. La romancière a composé des pages d'une grande sensibilité qui tranchent sur le verbiage parfois agaçant des protagonistes et qui laissent penser que le roman de la fin du siècle est encore à venir.

Jean Morency

LE CŒUR EST UN OBJET NOIR CACHÉ EN NOUS

L'ACCÉLÉRATEUR
D'INTENSITÉ 4

André Roy
Les Herbes rouges,
Montréal, 1995,
78 p. ; 12,95 \$

« Réalités », « Existences », « Rêves », « Poésies », « Musiques », « Souvenirs », « Amours », sept thèmes, et pour chacun d'eux, sept poèmes. Ainsi se présente, de façon rassurante, ce que j'apprends ensuite être le dernier ouvrage d'une tétralogie. Je n'ai pas lu les trois premiers recueils : *L'accélérateur d'intensité*, *Les amoureux n'existent que sur la Terre*, *L'accélérateur d'intensité 2*, et *On sait que cela a été écrit avant et après la grande maladie*, *L'accélérateur d'intensité 3*. La poésie étant... ce qu'elle est (je n'ai pas d'autre définition), pas facile de partir avec trois longueurs d'arrière quand on sait que, parfois, même avec dix d'avance, on n'est pas certain de franchir la ligne d'arrivée.

Enfin, j'ai lu, lu, relu. Le plaisir que j'en ai retiré est purement intellectuel. J'entends par là : pas de frisson, pas de courant qui parcourt l'échine, pas d'élan du cœur qui pousse à interrompre la lecture pour caresser la couverture du livre. Mais une distance, celle qui existe entre le poète et celui qui ne l'est pas. Redire l'impossibilité de dire n'est pas communicatif. C'est un genre de



d'écrire ? C'est l'inverse que j'attends. Et Dieu sait si l'envie de prendre la plume aurait été la dernière à me venir en lâchant monsieur Roy !

Enfin, la vie, la mort, l'amour, la guerre, les peurs, les cauchemars, les souffrances, les interrogations, tout ce qui compose l'existence humaine et inhumaine trouve place dans ce recueil. Pour échapper à cet univers dramatique auquel nous sommes condamnés, il y a la poésie, terre d'évasion, située nulle part et partout. On y accède difficilement et l'on en revient doublement éprouvé, car si on s'est enfui pour un moment, la réalité, elle, n'a pas bougé.

Réjeanne Larouche

LES ÉTANGS
Bertrand Renard
Julliard, Paris, 1994,
849 p. ; 45,95 \$

L'œuvre a le souffle de l'épopée tout en présentant les innombrables miroitements de la parabole. C'est toujours de guerre et de politique qu'il est question, en effet, mais en même temps d'ambition, de sagesse, d'orgueil, d'amour, de rouerie, de recherche militaire, de démesure. Surtout, il est question de cette dignité qui, aux grandes heures et dans les cœurs bien accrochés, se permet de prendre le pas sur la survie.

Face au tyran qui attaque sans pitié et tire avantage d'une arme inédite qui ne connaît encore aucune parade, diverses avenues s'offrent à la cité. Mobiliser le peuple sans lui dire qu'il n'existe pas d'espoir. Retraiter. Acheter la paix au prix de l'esclavage. Miser toutes les ressources de la nation sur l'invention d'une riposte guerrière. Confier le pouvoir à un bras plus musclé... À tour de rôle, toutes les solutions occupent l'avant-scène, défendues par des personnages crédibles, sincères, généralement respectables. L'incertitude persiste jusqu'à la fin, car le lecteur ne se résigne pas aisément, même quand tout favorise le tyran, à la défaite et à l'écrasement des *bons*. Le bouquin est parcouru

retour sur soi qui ne retourne souvent que soi.

Bien sûr, j'ai apprécié la façon, mais j'ai plutôt buté sur l'égoïsme de la motivation. La danseuse ne danse pas pour exprimer la difficulté de danser. Au contraire ! Elle se tue à nous la faire oublier, à créer par la perfection de l'exécution l'illusion que tout se passe comme sur un nuage. À tel point que l'on éprouve l'envie irrésistible de faire des pointes en sortant de la salle de spectacle. Alors pourquoi le poète écrit-il pour nous dire qu'il est déchirant

d'un souffle qui jamais ne s'épuise.

Si Bertrand Renard semble, au départ, raconter une simple histoire de science-fiction, tant semblent sages et omniscients ceux qui gèrent la cité, très vite il passe à l'essentiel : la grandeur et la fragilité du « roseau pensant ». Cela ne garantit pas la survie du roseau, mais sa dignité.

Laurent Laplante

BLESSE, RONCE NOIRE

Claude Louis-Combet
José Corti, Paris, 1995,
141 p. ; 30,95 \$

« Surgissant de l'azur décomposé, la silhouette blême de ma sœur apparut, et voici comment parla sa bouche sanglante : Blesse, ronce noire » : par ces mots, qui donnent son titre au livre de Claude Louis-Combet, s'achève l'un des derniers poèmes qu'écrivit Georg Trakl (1887-1914) avant de mourir d'une surdose de cocaïne dans un hôpital de garnison à Cracovie où il avait été interné pour démence précoce. Parole oraculaire, ces mots disent la passion et la douleur, la lumière et la ténèbre, le ravissement et la faute qui conduisirent le grand poète allemand et sa sœur Grete, de cinq ans sa cadette, sur la voie étroite de l'inceste et de la dérégulation. À partir d'une photographie et de quelques éléments biographiques épars, Louis-Combet a imaginé, s'arrêtant à sept époques de la vie des Trakl (de l'enfance à l'âge adulte et à la mort), la relation exclusive et excessive du frère et de la sœur, d'abord complices dans la fascination mutuelle, puis dans la poésie, dans l'amour et, ultimement, dans la sexualité.

En des pages où il retrace l'origine du sentiment amoureux comme transgression et accomplissement suprême de l'identité (dans tous les sens du terme), Claude Louis-Combet poursuit le projet « mythobiographique amorcé » dans ses ouvrages précédents, projet qui vise à dévoiler « le destin de telle image, mythique et onirique, dans la trame incertaine

de l'existence individuelle » (*Écrire de langue morte*, 1985). Articulant les rares données de la biographie de Trakl à l'entreprise poétique de celui-ci, l'auteur fait le récit d'un amour incestueux dont la poésie est le premier et principal moyen. Du poète de *Sebastian im Traum*, il note en une frappante synthèse qu'« [il] n'avait écrit que pour jalonner le chemin entre son cœur et le cœur de celle qu'il aimait, sans autre souci que celui de la justesse du rapport entre ses mots et sa vie. »

Ce n'est donc pas une authentique biographie que propose *Blesse, ronce noire*, mais plutôt une rêverie biographique où l'événementiel le cède à de plus improbables enchaînements. Les élans du cœur et de la déraison forment ainsi l'essentiel d'un récit qui plonge le lecteur dans la troublante contiguïté de deux êtres d'exception. On aura compris que, pour approcher un tant soit peu le mystère de personnages de la taille de Georg Trakl et de sa sœur, il fallait un auteur aussi solide que Claude Louis-Combet, qui signe ici un livre admirable.

Robert Dion

LA ROUE DU TEMPS TOME I

L'ŒIL DU MONDE
Robert Jordan
Trad. de l'américain
par Arlette Rosenblum
Rivages, Paris, 1995,
463 p. ; 47,95 \$

L'épopée de *La roue du temps* a propulsé Robert Jordan au premier rang des lectures proposées par le *New York Times*, nous annonce la présentation. Après la lecture, je dirais qu'on a le choix entre se fier à l'immense succès de l'auteur et attendre le tome II en espérant que celui-là, au moins, sera intéressant, ou abandonner la partie. *L'œil du monde* ressemble en effet au premier chapitre d'un livre dans lequel il ne se passe presque rien, et c'est dommage, car l'auteur écrit fort bien et ses personnages sont solides et intéressants. Le récit commence dans la région des Deux Rivières qui se prépare à

la fête annuelle du Bel Tine. En pleine nuit, de monstrueuses créatures appelées Trollocs attaquent le village et les fermes environnantes pour mettre la main sur Rand al'Thor et deux de ses amis. Les jeunes gens devront quitter la région en compagnie d'une Aes Sedai (une femme aux pouvoirs multiples) et de son vassal, ainsi que d'une apprentie magicienne et d'un ménestrel. Tous seront poursuivis par des meutes de Trollocs dirigés par des Évanescents, dont les nombreux pouvoirs permettent de traquer Rand et ses amis jusque dans leurs rêves.

Le lecteur ignore pourquoi on déploie tant d'énergie dans cette entreprise, et l'absence d'indices rend la lecture frustrante. Si l'auteur donne amplement le temps au lecteur de se familiariser avec les acteurs, il semble oublier d'orienter l'histoire vers un but précis. Le roman se résume ainsi à une longue poursuite semée de pièges que les héros éludent



presque trop facilement. Quant aux retournements de situations, ils sont trop prévisibles. Restent les personnages, qui intéressent par leurs sentiments et leurs réactions, même si certains deviennent parfois irritants. Le tome II de *La roue du temps* devrait apporter des éclaircissements... et surtout, une histoire.

Laurine Spohner

JOIE

Pol Pelletier
Remue-Ménage, Montréal,
1995, 103 p. ; 13,95 \$

Voici enfin une version écrite de la pièce débordante d'énergie créatrice que Pol Pelletier a interprétée à quelques reprises depuis 1990. La première version de *Joie* a d'abord été un des événements spéciaux du cinquième anniversaire de la galerie Dare-Dare fondée par des femmes. La pièce s'intitulait alors : « Les femmes, l'art et la joie ». C'était le thème que Brio

	<p>Lawrence Hill DE GRANDES CHOSES roman traduit de l'anglais par Robert Paquin  Les Éditions du Blé</p>	
---	--	---

Mains de père de Paul Savoie.
14 x 21,5 cm., xiv-146 p., 1995. ISBN 2-921347-28-8. 16,95\$
Un récit composé de vignettes qui brossent un tableau évocateur d'une époque et d'un terroir.

De grandes choses
roman de Lawrence Hill, traduit par Robert Paquin.
14 x 21,5 cm., xii-276 p., 1995. ISBN 2-921347-30-X. 21,95\$
Avec sérieux et humour, l'auteur fait vivre un milieu journalistique où les questions du jour s'entrechoquent - racisme, culture, langue, pauvreté, féminisme...

Romans de J.R. Léveillé.
14 x 21,5 cm., 176 p., 1995. ISBN 2-921347-29-6. 19,95\$
Trois romans en un. Publiés d'abord en 1968, 1975 et 1984, ils sont toujours d'aujourd'hui!

Diffusion Prologue
Les Éditions du Blé
340, boul. Provencher,
St-Boniface, MB R2H 0G7
tél. (204) 237-8200 téléc. (204) 233-2373

Mackay avait suggéré à la comédienne, metteuse en scène et auteure et celle-ci, après un moment d'hésitation, avait accepté de participer à l'événement sans savoir exactement ce qu'elle ferait.

Pol Pelletier raconte, comme dans un état d'urgence, sa recherche sur la place et l'image de la femme au théâtre. La comédienne porte un gant noir à la main gauche : c'est « l'oiseau noir de sa mémoire » qui introduit chronologiquement sa représentation d'extraits de spectacles et d'événements donnés au théâtre expérimental des femmes entre 1975 et 1985. À chacun de ces extraits, que la comédienne devenue narratrice situe dans un contexte, se mêlent des textes de chansons d'Afrique ou d'Amérique, jazz, blues, tango et samba. L'évocation de musiques viscérales fait écho à une recherche esthétique qui partait de zéro. Les comédiennes voulaient briser les limites du théâtre traditionnel. Elles se sont lancées corps et âme dans la création collective sans savoir ce qu'elles y trouveraient. L'exploration des langages primitifs les a amenées à découvrir les limites de leur corps. Elles voulaient détruire le carcan des personnages féminins. Fini les mères, les amoureuses, les servantes ! Place aux grandes héroïnes, et vint le temps d'écrire leurs propres textes.

Joie témoigne d'une époque effervescente. Le monde était à réinventer. Peu importaient les angoisses, les déchirements et le maigre salaire ; le désir de créer exacerbait les passions. Les compagnons des comédiennes, qui ne comprenaient pas leur recherche, les avaient quittées. Elles ont donc poursuivi leur exploration entre elles. Il y eut des disputes, des séparations, des retrouvailles et de nouvelles séparations. Quelques hommes sont revenus jouer les personnages masculins

qu'elles avaient imaginés. Ensemble, ils ont cherché le chemin qui mène aux spectateurs.

Pol Pelletier se livre sans tricher. L'entreprise aurait pu être aride si la démarche n'avait été qu'intellectuelle ; elle remplit le lecteur de « joie », parce que Pol Pelletier est une vraie artiste. Elle sait communiquer son expérience. Notons que les indications scéniques permettent au lecteur qui n'a pas vu le spectacle d'imaginer les gestes, les mouvements et les déplacements de la comédienne, qui incarne tous les personnages. Ils permettent aussi à ceux qui étaient au rendez-vous de se rappeler une soirée magique.

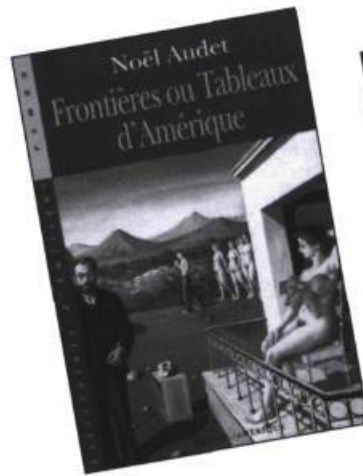
Sylvie Beaupré

FRONTIÈRES OU TABLEAU D'AMÉRIQUE

Noël Audet
Québec/Amérique,
Montréal, 1995,
206 p. ; 18,95 \$

Noël Audet nous annonce « sept tableaux narratifs sur l'Amérique et l'idée du bonheur. [...] où chaque pièce est suivie d'une 'promenade' musicale ». En pages liminaires, une double thématique est mise en place, celle du bonheur et des éléments, titres de chaque tableau : « La glace », « La laine », « La terre », « Le feu », « L'eau », « L'air », « Le sang ». Le narrateur écrivain nous promène de Kuujuaq à Rio en passant par New York et Mirabel pour nous faire connaître des femmes, toutes nommées Marie, qui « ont la même âme mais dont le destin marque leur différence ».

Les nouvelles se lisent très bien, les portraits des multiples Marie (Marie Two-Tals, Marie-Agnelle, Marie-Ann, Maria Cristobal...) sont bien montés, par petites touches, comme autant de visions d'Amérique convaincantes. Par contre, l'auteur a voulu tisser ces récits de multiples fils conducteurs



1999
Pierre Yergeau
L'instant même, Québec,
1995, 222 p. ; 24,95 \$

qui surchargent la lecture et la rendent même déplaisante. Les parties « promenades » nous font regretter notre lecture. La première nous présente le narrateur, un écrivain, « inventeur de vies virtuelles », qui affronte un douanier indélicat et curieux à qui il tente d'expliquer la perfidie des frontières, « ces limites humaines qui nous encagent ». Cette scène, l'auteur nous la réchauffera sept fois. À peine close, chaque nouvelle est décortiquée, *philosophée* ; d'autres fins sont proposées ; le narrateur commente la vie de ses héroïnes avec son alter ego, le douanier obtus (mais que diable vient-il faire dans cette galère ?). L'incipit de « La promenade finale » nous ramène ce personnage indésirable : « — Après toutes ces horreurs, j'espère qu'on aura droit au *happy end* ! fait remarquer qui vous savez ». En tableau final, toutes les Marie se retrouvent à Rio pour faire la fête et tenter de changer la vie. Le narrateur retourne à la case départ à l'aéroport de Mirabel face à son douanier inquisiteur qui s'empare du manuscrit de ce recueil et le lit à haute voix. Lorsqu'il tourne enfin la dernière page, l'auteur nous le montre « partagé entre la haine et la reconnaissance ». Nos sentiments sont tout aussi partagés. Monsieur Audet aurait sans doute eu avantage à oublier les *Frontières* lors de la rédaction de *Tableau d'Amérique*. Le lecteur n'en aurait que plus apprécié la lecture.

Julie Poirier

Rarement ai-je été aussi désemparé à la lecture d'un roman. *L'instant même* nous avait habitués à des nouvelles au style original et à l'écriture avant-gardiste, le roman de Pierre Yergeau s'engage dans la même voie. La narration de *1999* est extrêmement elliptique, un climat de mystère entoure le récit, de façon volontaire je présume. Tout tourne autour de Charles Hoffen, personnage troublé qui troque un emploi de cadre pour un rôle d'ange panneau-réclame qui lui colle à la peau. La « ville-île » (Montréal) dans laquelle le personnage évolue a atteint un état de déchéance extrême : les accouplements en pleine rue sont devenus des scènes banales. L'ange parcourt la ville et la vie à la recherche d'un passé dont il n'est parvenu à garder que quelques souvenirs échevelés et d'un avenir qu'il n'arrive plus à envisager. L'ange meurt et sa fille, à son tour, devenue le centre du récit, plonge dans une suite d'événements que l'auteur décrit de façon toujours aussi confuse et elliptique.

Est-ce son trop grand désir d'originalité qui a amené l'auteur à négliger ainsi le lecteur, qui se retrouve difficilement dans la structure du récit ? Pourtant cette originalité justement est porteuse d'images remarquables.

Marc Proulx

**LA CHANSON
D'ARBONNE**
Guy Gavriel Kay
Trad. de l'anglais
par Hélène Rioux
XYZ, Montréal, 1995,
561 p. ; 29,95 \$

La chanson d'Arbonne est un roman difficile à définir : ni *fantasy* ni récit historique, il tient un peu des deux. L'auteur s'y connaît visiblement en histoire médiévale, même si le monde et les personnages qu'il crée sont imaginaires... mais ils ne s'éloignent pas trop de la réalité. Dans *La chanson d'Arbonne* s'opposent deux mondes : le Gorhaut, pays du Nord, où vit une société misogyne vouant un culte au dieu Corannos, et l'Arbonne, un pays du Sud dirigé par des femmes et des troubadours qui vénèrent la déesse Rian. Le Nord ne peut tolérer cette hérésie et décide d'envahir l'Arbonne, qui est déjà affaiblie par une dispute interne entre deux de ses ducs les plus puissants. Ce sera le début d'une série d'intrigues poli-

tiques extrêmement complexes où s'engageront en tout six nations. La seule chance de l'Arbonne vient de l'aide que lui offre Blaise de Garsenc, un mercenaire du Nord dont le père n'est nul autre que le primat du Gorhaut, celui-là même qui voudrait voir toutes les prêtresses de Rian périr sur le bûcher.

À travers les diverses alliances, les trahisons et les retournements de situations en tout genre, on voit Blaise de Garsenc évoluer au fil de l'histoire : d'abord méprisant envers les troubadours et méfiant envers les femmes, il s'habitue à l'Arbonne, sans jamais se détacher de ses racines du Nord. L'auteur a évité le cliché de la reconversion totale du personnage, mais pas celui de présenter le Gorhaut comme étant totalement barbare (alors que l'Arbonne est loin d'être rose). Néanmoins, le jeu de stratégie politique est captivant, même si parfois il devient tellement complexe que l'on se perd dans le nombre et l'identité

des personnages impliqués. Comme la moitié d'entre eux se font massacrer vers la fin de l'histoire, on finit heureusement par s'y retrouver. Il en reste quand même assez pour écrire une suite, si l'auteur le veut bien...

Laurine Spehner

L'ATTACHEMENT
Pierre Ouellet
L'instant même, Québec,
1995, 124 p. ; 14,95 \$

Un théâtre. Un lieu. Une scène. Un espace. Une voix. Une parole. Une vie. Un naufrage.

La passion du théâtre réunira deux êtres, ballottés au gré de la vie et de la mort, G. et Hél. L., dans une ville de transit, une ville qui a perdu son âme, Ixe. G., que la mort a refusé, mettra en scène une voix, *la voix*, celle d'Hél., travail d'exorcisme, en pleine tourmente — son père agonise — dans l'espoir de redonner vie et place à l'esthétique. Ces deux êtres, liés dans une même détresse, une



même solitude, au cœur d'une ville malade, pétrifiée dans l'indifférence, fermée à la beauté, tentent de survivre à travers la parole. Ces deux naufragés d'une mer hostile à tout événement intellectuel, que soude une même passion, le théâtre, ce radeau de la Méduse, cohabitent, pour ne pas être dévorés par les requins de la modernité.

L'Attachement est un roman fort, un texte jeté, comme une bouteille à la mer, dans un

Sergio Kokis
**Negão
et Doralice**



XYZ
éditeur
romanchels

Sergio Kokis
Negão et Doralice
216 p., 22,95 \$

L'histoire de Negão et de Doralice, c'est un peu celle d'Orpheo Negro. À Rio, voici qu'un nègre infiniment heureux dans sa peau, grand maître dans l'art de voler les belles autos et dans celui aussi de séduire les femmes, s'éprend — un peu à son insu — de la mignonne Doralice, pute de son métier chez M^{me} Quinina.

XYZ
éditeur

Marcel Braitstein,
Enfant traqué, enfant caché
180 p., 19,95 \$



L'histoire du petit Marcel, fils d'une famille juive d'Anvers, qui tente d'échapper aux griffes des nazis. Les parents de Marcel décident de confier l'enfant, et son demi-frère, aux membres d'une famille chrétienne qui les hébergent au risque de leur vie. Un récit émouvant qui pose avec acuité la question de l'identité...

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37

océan de solitude et d'apathie. Des mots nouveaux qui cherchent leur voie, enchaînés, assemblés, dans une syntaxe serpentante, annelée. Des mots qui ne tiennent qu'à un filet de voix.

D'abord dérangé par la phraséologie sinueuse, abrupte, cahotante, je me suis laissé emporter par ce récit travaillé et ses personnages à la recherche de l'absolu. Me revenait en mémoire, un sentiment d'appartenance qui, au fil de la lecture, me rapprochait des personnages, ceux que j'affectionnais. Un roman à l'image du tableau de Géricault, tourmenté.

Lionel Bonnair

LA FICTION DE L'ÂME

Gérald Gaudet
Les Herbes rouges,
Montréal, 1995,
64 p. ; 12,95 \$

Le recueil de Gérald Gaudet, c'est comme un panneau d'arrêt obligatoire qui vous fait suer parce qu'il est situé au coin d'une rue sans affluence sur le trajet que vous parcourez tous les jours, pressé. Vous en avez marre d'arrêter, toujours au même endroit, sans raison apparente. Jusqu'au jour où, tiens !... Quelqu'un est là, que vous ne connaissez pas, qui vous regarde, attend votre approbation, prend le temps de vous sourire et traverse.

Soudain, l'arrêt obligatoire vous apparaît comme un moment agréable. En fait, ce n'est plus à un simple coin de rue, mais dans le tourbillon incessant de votre vie que vous êtes en train de faire une pause oxygène. Et ça fait du bien ! Ça vous permet de souffler, de revenir en vous-même, d'entendre à nouveau « cette voix » qui vous a toujours habité et qui n'attendait que votre disponibilité pour se manifester.

La personne qui passe, sa réalité, son sourire, éveillent des choses en vous. Si c'est

une grand-mère, le goût des bonbons que la vôtre vous donnait en cachette vous revient. Si c'est un jeune père avec son enfant, votre père vous manque maintenant. Et il peut en être ainsi de tout inconnu qui passe et qu'on prend le temps de regarder passer, qui réveille des amours anciennes, des désirs enterrés sous le poids des jours à mesure que l'on progresse en âge, en silences, en oublis. Il faut donner à la voix intérieure la chance de se faire entendre. Il faut arrêter, s'arrêter, « se reprendre ».

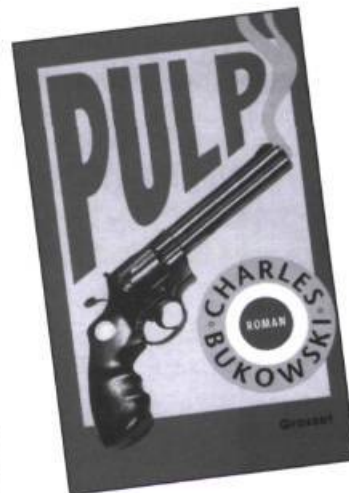
Gérald Gaudet plante un panneau STOP à l'angle des rues Beauté et Simplicité. Arrêtez-vous et... attendez ! Il se peut que des pensées inavouables vous reviennent. Peu importe ! Elles auront toujours le mérite d'être vôtres, « une douceur à soi » ou une douleur à soi.

Réjeanne Larouche

DANS LA BRUME ÉLECTRIQUE AVEC LES MORTS CONFÉDÉRÉS

James Lee Burke
Trad. de l'américain
par Freddy Michalski
Rivages, Paris, 1994,
427 p. ; 36,95 \$

Derrière ce titre pour le moins sophistiqué se cache un des meilleurs polars que j'ai lus depuis un bon bout de temps. L'action se passe à New Iberia, un bled minuscule du Sud Profond, dans un coin paumé de la Louisiane. Une équipe de cinéma s'est installée dans le coin pour tourner un film épique sur la Guerre de Sécession. Dave Robichaux 7 (le flic, héros des romans de James Lee Burke), a arrêté la vedette du film, Elrod Sykes, pour conduite en état d'ivresse. Elrod raconte qu'il a vu, dans un marais, le corps momifié d'un Noir enchaîné. Robichaux n'a pas de mal à le croire parce que, trente-cinq ans plus tôt, il



d'hier, d'autant plus que le tournage du film semble ressusciter les fantômes du passé.

Rarement aura-t-on vu, dans un roman noir réaliste, une intrusion aussi achevée du fantastique et du surnaturel. Dans les brumes des bayous apparaissent des silhouettes inquiétantes armées de vieux fusils et portant des cicatrices hideuses, qui ne sont pas des figurants ou des acteurs du film mais les spectres de soldats tombés dans les combats du passé.

Ce roman aux accents falknériens est un exemple réussi de la régionalisation du polar. Jadis cantonnée dans les grandes jungles urbaines comme New York, Los Angeles ou San Francisco, l'action des romans policiers américains se déroule aujourd'hui un peu partout aux États-Unis : dans les réserves Navajos du Sud-Ouest (Tony Hillerman), dans les rues de Détroit (Loren D. Estleman), dans la banlieue de Boston (Robert Parker) ou dans les bayous de la Louisiane, avec ses marécages puants, ses pêcheurs de poissons-chats, ses alligators, et ses fantômes de rebelles sudistes ! C'est tout un monde coloré que recrée James Lee Burke, monde dont l'ambiance chaude et étouffante sert une intrigue bien ficelée qui a ses racines dans l'Histoire. Divertissant et instructif.

Norbert Spehner

PULP

Charles Bukowski
Trad. de l'américain
par Gérard Guégan
Grasset, Paris, 1995,
264 p. ; 34,95 \$

a été le témoin impuissant de l'assassinat d'un homme de couleur par deux Blancs. Le souvenir de ce meurtre n'a jamais cessé de le hanter. Mais la police locale a d'autres chats à fouetter : un tueur en série s'attaque à de jeunes prostituées et un gangster de La Nouvelle-Orléans vient de réintégrer New Iberia, sa ville natale, en prenant prétexte qu'il a investi de l'argent dans le film de Sykes. Dave Robichaux a le sentiment que les crimes d'aujourd'hui sont liés à celui

Voici le dernier roman de Charles Bukowski, écrit un an avant sa mort survenue au printemps 1994. D'emblée, ce texte répond à l'étiquette « Série Noire » ; il est, d'ailleurs, dédié « à la littérature de gare ». Nick Belane, alias Charles Bukowski, est détective privé à Los Angeles et doit, sur ordre de « La Grande Faucheuse » (la Mort), retrouver un certain Louis-Ferdinand Céline qui, apparemment, n'est pas décédé ! Cette mission oblige notre enquêteur à plonger dans

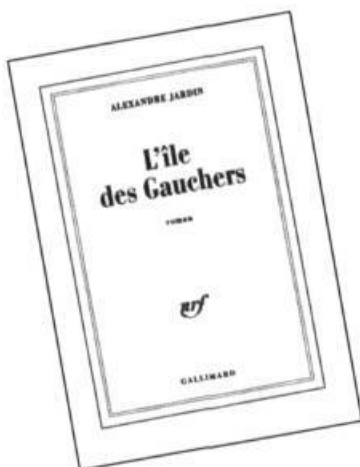
les méandres de Los Angeles — qu'il connaît bien déjà —, où il connaîtra d'étranges aventures dont le récit est digne des meilleurs écrits de cet écrivain culte américain.

On remarquera, par ailleurs, que la mort est évoquée à tous les chapitres du roman et que le détective/narrateur, s'il critique durement la société américaine moderne, est impitoyable envers lui-même. Ce qui ne surprend pas quand on apprend que Charles Bukowski savait la gravité du mal dont il était atteint. C'est la condition humaine même qui passe dans son discours lorsque, au crépuscule d'une vie orageuse, l'écrivain fait le bilan : « On ne cavalait qu'après le néant. Jour après jour. On se contentait de survivre. Et même là, c'était trop. »

Gilles Côté

L'ÎLE DES GAUCHERS
Alexandre Jardin
Gallimard, Paris, 1995,
342 p. ; 27,95 \$

L'Île des Gauchers, au nom quelque peu loufoque, est située dans un archipel du Pacifique du Sud et elle est ignorée des géographes et comme son nom l'indique n'est habitée que par des gauchers... L'histoire que nous raconte Alexandre Jardin se déroule dans cet archipel où débarque Lord Jeremy Cigogne, aristocrate anglais de 38 ans, qu'accompagne son épouse Emily dont il est toujours follement amoureux. L'île a ceci de particulier que les rapports y sont plus humains et plus tendres entre les femmes et les hommes. Si Jeremy ne cesse de s'interroger sur les relations entre les hommes et les femmes : « Comment fait-on pour aimer vraiment ? Comment ne pas rater l'amour ? Comment échapper à la nullité amoureuse ? », c'est qu'il veut à tout prix convertir sa passion pour sa femme en amour véritable. Une des solutions possibles serait de cultiver la vérité. Eh oui, sur l'île des gauchers, tout le monde se dit la vérité. Les couples entretiendraient de ce fait des rapports plus libres. Notre héros principal apprend cet art de vivre qui



semble réussir au couple. Il apprend aussi à accepter sa femme comme elle est vraiment, à la comprendre sans vouloir la changer. J'ai particulièrement apprécié dans ce roman que l'auteur ne tombe pas dans le piège du livre de recettes pour trouver le bonheur à deux, et que l'idéal qu'il propose ne soit pas un instant moralisateur. Si l'on retrouve le ton léger caractéristique d'Alexandre Jardin, le propos témoigne de plus de maturité que celui de ses romans antérieurs.

Françoise Bérubé

PADDY CLARKE
HA HA HA
Roddy Doyle
Trad. de l'anglais (Irlande)
par Léon Mercadet
Robert Laffont, Paris, 1994,
312 p. ; 29,95 \$

Né à Dublin en 1958, Roddy Doyle est sans contredit, avec Frank Ronan, l'un des écrivains irlandais les plus talentueux de sa génération. Je sais, je sais, on vous l'a déjà servi, mais n'empêche, *Paddy Clarke Ha Ha Ha*, le premier roman de Roddy Doyle traduit en français, vaut le détour. Ce roman lui a d'ailleurs valu le prestigieux Booker Prize, et ses romans précédents (*The Commitments*, *The Snapper*) ont été portés à l'écran avec succès. Et ce, non seulement à cause des histoires qu'ils renferment, mais peut-être encore davantage à cause du merveilleux pouvoir évocateur de leur auteur ; Roddy Doyle semble avoir au creux de l'oreille les voix de ses person-



DES LECTURES DE QUALITÉ

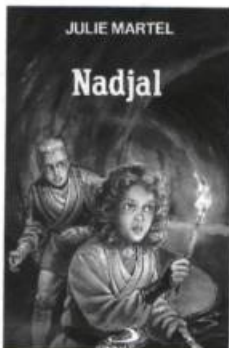
LE PRINCE JAPIER
Joël Champetier
168 pages • 7,95\$

Le jeune prince Japier de Contremont ne rêve que de combats et d'exploits guerriers. Il s'ennuie dans son royaume en paix. Enfin, le roi Darien, son père, lui confie une mission diplomatique qui pourrait bien mener Japier sur le chemin de l'aventure...



LES FORÊTS DE FLUME
Guillaume Couture
184 pages • 7,95\$

Lorsque Lory débarque sur Flume avec son père, il croit qu'il va s'ennuyer ferme sur ce monde réservé à la recherche scientifique. Mais des événements inquiétants se trament sur cette étrange planète...



NADJAL
Julie Martel
160 pages • 7,95\$

Il y a quatre hivers que Nadjal vit chez les Mercandins, qui ne parviennent pas à s'habituer à sa présence. Quand les doyennes décident de l'expulser du village, Nadjal n'a d'autre solution que de partir, avec son ami Améton, à la recherche du peuple de son père.



LES VOLEURS DE MÉMOIRE
Jean-Louis Trudel
160 pages • 7,95\$

Dans un ancien abri antiatomique de Montréal, une jeune fille sans mémoire se réveille. Parce que c'est dimanche, on l'appelle Dominga. Mais Dominga refuse que son passé ait disparu. Avec des amis, elle tente de remonter la piste des voleurs de mémoire...



LA TRAVERSÉE DE L'APPRENTI SORCIER
Daniel Sernine
176 pages • 7,95\$

Quinze ans après la publication du roman *Le trésor du «Scorpion»* dans Jeunesse-pop, voici enfin le roman qui marque le début du «cycle de Neubourg et Granverger» de Daniel Sernine. Ce roman à l'atmosphère étrange nous entraîne dans une quête mémorable.



MÉDIASPAUL

EN VENTE
CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nages qui n'ont rien à envier à leurs clones cinématographiques. Lire Roddy Doyle nous fait renouer avec le plaisir de découvrir une bonne histoire à épisodes, par petites tranches qui finissent par former un ensemble sans qu'aucun effort n'y paraisse. Mais l'apparente facilité, comme vous vous en doutez sûrement, repose ici sur une très grande maîtrise de la narration.

C'est par le biais de Paddy Clarke, un jeune garçon de dix ans tout aussi ingénieux qu'il peut être inquiet de son avenir, à travers ses jeux, ses effronteries, ses escapades, ses joies, ses peurs et ses rêves que nous renouons avec l'essentiel, l'amitié, les premiers vrais chagrins, les premières trahisons, la crainte d'être abandonné. Tout ce qui meuble le quotidien, autant la vie de famille et l'école que ce qui pénètre dans tous les foyers par la télévision, tisse l'écheveau d'une immense fresque où les destins sont intimement liés les uns aux autres. L'univers romanesque de Roddy Doyle est tout à la fois empreint de tendresse, d'humour et de réalisme. Il sait rendre avec un attachement et un sens de l'observation marqués la vie des gens qui peuplent les banlieues de Dublin ou d'ailleurs. Les dialogues collent à ce point aux personnages et aux situations qu'ils vivent (il faut ici souligner l'excellent travail du traducteur pour qui le défi résidait notamment à rendre les pulsations contenues dans des dialogues riches de vie et d'humour) que leurs voix nous hantent longtemps après que nous avons terminé la lecture du roman. Au point que l'on peut avoir aussitôt envie de le reprendre, d'être à nouveau subjugué. Croire et faire croire, tout est là. Ha Ha Ha...

Jean-Paul Beaumier

CE QUE LES HOMMES APPELLENT AMOUR
MÉMORIAL DE AIRES
 Joaquim Maria Machado de Assis
 Trad. du portugais par Jean-Paul Bruyas
 Métailié, Paris, 1995,
 198 p. ; 37,95 \$

Tout ne disposait-il pas Machado de Assis (1839-1908) à devenir l'un des écrivains les plus considérables du Brésil et de la littérature mondiale ? Issu d'un milieu très pauvre, orphelin, il avait de plus la chance étonnante d'être métis, bègue et épileptique ! On lui a souvent reproché son cynisme et sa cruauté. Mais comment, dans sa condition, aurait-il pu voir dans la nature autre chose qu'une « universelle raillerie » ?

Le personnage de Machado de Assis qui écrit le mémorial, le Conseiller Aires, est homme déjà mort, comme d'ailleurs Brás Cubas, l'un de ses doubles. Le mémorial, dans lequel il consigne pendant un an et demi (1888-89) ses réflexions à propos des relations amoureuses qui unissent le couple Aguiar à leurs enfants d'emprunt, Tristan et Fidélia, est également son propre monument. Parvenu au soir de sa vie, ce diplomate veuf et seul au monde revient au Brésil après trente ans d'absence. Ne trouvant rien de mieux à faire, il s'applique à noter avec une objectivité quasi sans failles des informations « positives » sur la famille qu'il côtoie quotidiennement. Ses observations sont d'une telle acuité et son attitude si discrète qu'on en vient à s'interroger avec lui sur les mobiles de l'infinie bonté des gens qui composent la micro-société dans laquelle il circule. Subtilité et ironie se conjuguent dans une écriture qui répugne aux sensibleries de style quand il s'agit de dévoiler



lignait le critique brésilien Augusto Meyer, le *Mémorial* constitue en fait une pseudo-autobiographie romancée. Machado de Assis imite en effet la forme du journal et son œuvre, loin de s'appuyer sur l'imagination, cherche la vérité dans l'exactitude. Toute la question est alors de savoir qui parle. Car, ne nous y trompons pas, la plongée au cœur de l'âme humaine n'est possible que par une interrogation permanente sur les fondements de la fiction. À ce jeu, à ce bluff, Machado de Assis est l'un des plus grands maîtres qui soient.

Michel Peterson

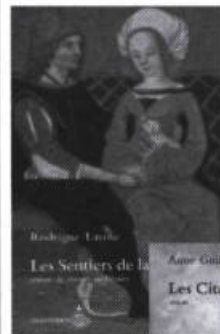
des désirs inavoués de possession morbide. Aires admire-t-il la mansuétude et l'amour de ses personnages (ses « objets d'étude ») ou se dévoile-t-il lui-même comme un maître de la médisance ? La force de son texte est qu'il ne nous permet pas de trancher.

Mais n'allons pas faire du Conseiller le représentant de l'auteur. Comme le sou-

EN VIE
Eugène Savitzkaya
 Minuit, Paris, 1995,
 124 p. ; 19,95 \$

Un homme, écrivain et poète, nous invite dans sa maison, rue Chevaufosse, au pays de Liège, une maison où « [s]eule la clenche brille, la clenche de la porte principale ». À l'en croire,

LA LITTÉRATURE AU SEPTENTRION

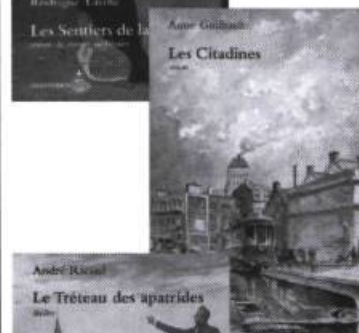


Rodrigue Lavoie

Les Sentiers de la volupté

roman de mœurs médiévales

390 pages, 28 \$



Anne Guillbault

Les Citadines

roman

194 pages, 20 \$



André Ricard

Le Tréteau des apatrides

théâtre

216 pages, 27 \$

Les éditions du Septentrion

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978





l'eau s'infiltré dans la pierre, la poussière circule entre les étages, les portes laissent passer l'air froid. Tout a bougé, chaque élément a travaillé, mais « [d]e la maison sale et poussiéreuse, nous persistons à laver les vitres et à cirer le chêne. » C'est là que vivent cet homme et Carine ; dans une chambre, ils ont mis un garçon, dans l'autre une fille. Quand il se retire dans son bureau, il écrit... parfois ; des romans, des récits, du théâtre, des poèmes ; dix-sept titres publiés. Celui-ci nous promet un roman. Roman de la vie quotidienne vouée au soin des choses. Éclats de vie brillant dans des textes courts et bien circonscrits, sans lien de l'un à l'autre, écrits dans une totale liberté.

Rien ne reste étranger à cet homme qui vit et qui écrit. Il passe du lavage des vitres à celui du plancher, du repassage aux boutons à recoudre, de la préparation des repas à la vaisselle, il parle des murs à repeindre et des crêpes à faire sauter, il va de la cave au jardin en interprétant les bruits et les odeurs. Rien ne reste banal, chaque geste trouve un sens ou pose une question, chaque chose semble source de plaisir. Pour décrire avec tant de subtilité l'épluchage des pommes ou les couleurs parfumées de la potée de chou rouge, il faut être poète sans doute. Pour entraîner le lecteur vers le cabinet qu'un rosier grimpe dissimule, il faut être un homme libre. « Le vent, la lumière de la lune, les cris des jardins et les bruits de la rue doivent accéder à ce lieu qui est une

sorte de retraite improvisée, au cœur du tumulte. »

C'est ce quotidien, quand il reste banal, qui fatigue et décourage la plupart des gens. Eugène Savitzkaya le met « en vie » au fil des jours et trouve les mots pour le dire. « Il faudra tailler les haies et récolter les pommes, mais personne ne nous y oblige. Il faudra choisir les couleurs des boiseries. Il faudra acheter la couleur. Il faudra peindre avec application. Il faudra vivre, mais personne ne nous y oblige. Bientôt les pommes de terre seront cuites et, bientôt, elles seront mangées. »

Monique Grégoire

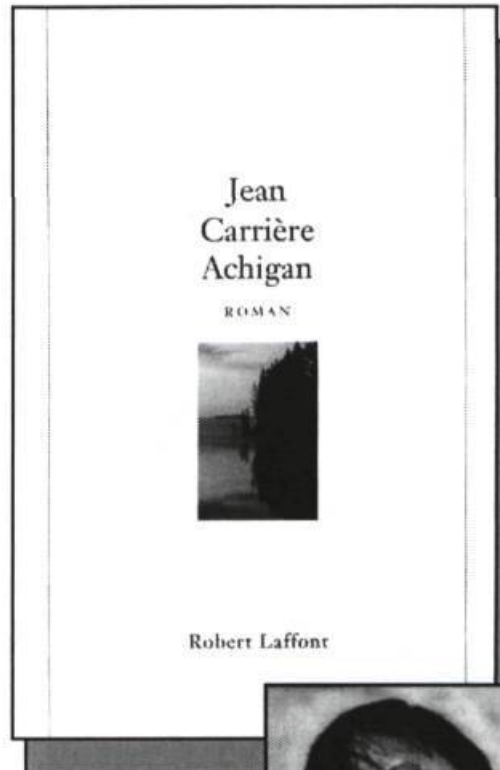
LE CIRQUE BLEU

Jacques Savoie
La courte échelle, Montréal,
1995,
154 p. ; 14,95 \$

Les romans de Jacques Savoie sont empreints d'une intelligence et d'une sensibilité qui ne vont pas sans rappeler celles d'un Jacques Poulin. Depuis *Les portes tournantes*, porté à l'écran par Francis Mankiewicz, *Le récif du Prince* et *Une histoire de cœur*, le romancier, qui est originaire de l'Acadie, explore l'univers trouble des relations humaines, mais avec une délicatesse qui vient comme transcender la nature tragique de la vie. Avec *Le cirque bleu*, Jacques Savoie nous transporte une fois de plus dans une atmosphère de drame et de magie.

Hugo, clown de son métier, est de retour à Montréal après

Jean Carrière



Achigan

Un roman puissant et sensible sur la quête d'identité où se mêlent les paysages des Cévennes et ceux du Québec.



Robert Laffont

une absence de dix ans. Il vient de quitter le cirque Barnum & Bailey à la suite d'une mystérieuse « histoire de cœur » et cherche confusément à renouer avec son passé, dans une ville qu'il ne reconnaît plus. Cette quête le pousse vers sa demi-sœur, Marthe, qui habite toujours la maison paternelle, maison peuplée de livres et de souvenirs (le père était libraire et Marthe est bibliothécaire). Les deux personnages vivent ainsi, chacun à sa façon, dans un univers en marge : Hugo dans le monde du cirque et de l'illusion, Marthe dans un décor essentiellement livresque. C'est pourtant à l'intérieur de cet univers que Marthe et Hugo vont tenter de reconstruire leur vie anéantie, avec l'aide de Germain le géant, de sa compagne Gaël, de Charlie, le fils de Marthe, et de la poésie de Baudelaire, dont les vers ponctuent tout le cours du récit. La composition du roman, que caractérise l'alternance des points de vue et des modes de narration, traduit par ailleurs cette valse-hésitation entre différents ordres de réalité. On pourrait peut-être reprocher à l'auteur du *Cirque bleu*, qui demeure un roman fort intéressant et d'une lecture agréable, de n'avoir pas su exploiter toutes les potentialités offertes par son sujet et par le traitement qu'il a choisi de lui accorder.

Jean Morency

BANDE ET SARABANDE

Samuel Beckett
Minuit, Paris, 1994,
292 p. ; 39,95 \$

Il me plaît souvent de revenir au premier livre d'un grand écrivain. Non pas qu'il présente au voyeur quelque trait particulier que les autres livres auraient jalousement caché, lentement emmaillotté. L'auteur — il n'y peut rien — est en effet toujours le même peu importe ses poses. Mais ce retour

(voyeur) à l'origine du premier désir d'écrire, surtout lorsque les maladresses juvéniles offrent l'occasion de quelques intrusions indiscrettes, trace le portrait d'un auteur mieux encore qu'une caricature.

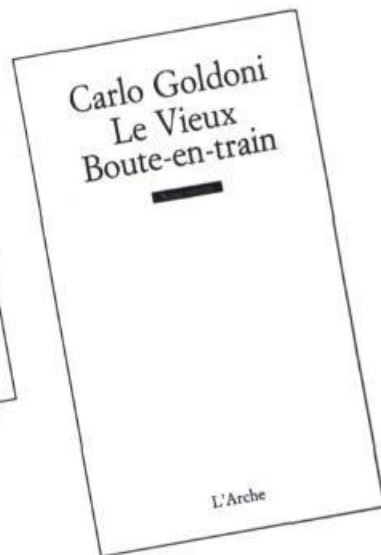
C'est ainsi que j'ai lu *Bande et sarabande*, et je crois que c'est ainsi qu'il faut le lire : comme un journal. Le lyrisme, l'esthétique, en bref la beauté du livre s'est affadie depuis les années 30. Il ne reste à lire que l'auteur, qu'une époque, et bien sûr quelques passages brillants. L'œuvre de Samuel Beckett n'a pas vieilli, je n'ai rien dit de tel, seulement, qu'on le veuille ou non, le temps l'a à jamais marquée et datée.

Il y a du Joyce, d'autres influences plus diverses dans cette œuvre, mais, plus encore, il y a du Samuel Beckett. Et si, retrouvant l'ombre de Beckett, on découvre aussi le dramaturge de la fin, ce n'est pas illusion, c'est que les commencements promettent la fin comme la fin garantit les commencements. On ne peut lire *Bande et sarabande* sans penser aux œuvres ultérieures, ni celles-ci sans penser désormais : ah ! oui, ça me rappelle les *enfantillages* de *Bande et sarabande*.

Jean-Philippe Warren

LE VIEUX
BOUTE-EN-TRAIN
Carlo Goldoni
L'Arche, Paris, 1994,
154 p. ; 27,90 \$

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'œuvre de Carlo Goldoni connaît une vague de popularité : après avoir vu les pièces *La Locandiera* et *Le Café*, montées récemment, voilà que nous pouvons lire une réédition du *Vieux Boute-en-train*, comédie en trois actes et en prose que Goldoni présenta pour la première fois en 1754, lors du Carnaval de Venise. Parue sous le titre *Il vecchio bizzarro* — la

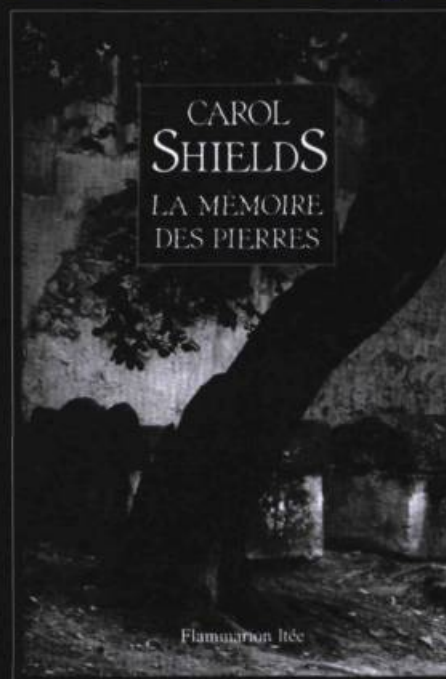


traduction est de Marie-France Sidet —, cette pièce met en scène Pantalon, qui hésite entre la main de la douce Flaminia et celle de la rusée Clarice. Ce Pantalon est toutefois bien différent de celui auquel la commedia dell'arte nous a habitués ; un brin moralisateur, Pantalon est toujours là pour régler les conflits et apaiser les esprits.

Le Vieux Boute-en-train présente de frappantes similitudes avec les pièces de Molière : les

travestissements sont nombreux, les valets sont souvent plus malins que les maîtres et plusieurs scènes nous rappellent nettement *Le malade imaginaire*. L'excellente préface de Franco Vazzoler, en plus de nous offrir un résumé de la carrière et des théories dramatiques de Carlo Goldoni, nous apprendra d'ailleurs qu'il s'iden-

PRIX PULITZER 1995 PRIX du Gouverneur général



Les critiques sont enthousiastes et unanimes :
voici un livre émouvant qui vous séduira.

Flammarion Itée



tifiait beaucoup à Molière, en ce qui a trait à l'hypocondrie particulièrement. En résumé, bien que *Le Vieux Boute-en-train* ne soit pas, selon moi, le chef-d'œuvre de Goldoni, la pièce n'en demeure pas moins bien rythmée, généreuse en rebondissements, abondante en coups de foudre, aussi rapides que le seront les ruptures qui suivront.

Martine Latulippe

LE GROS BRODEUR
Yves Boisvert
XYZ, Montréal, 1995,
161 p. ; 16,95 \$

Voilà un roman original. Le ton y est dur et cru, parfois vulgaire : les choses sont dites comme elles sont et elles ne sont pas souvent belles. Le mélange des genres le caractérise. Yves Boisvert a fait le pari de marier le roman épistolaire au roman dont vous êtes le héros (questions et épreuves avec possibilité d'obtenir jusqu'à 100 points) en plus de présenter certains dialogues à la manière du théâtre. Et il a gagné son pari ! Le résultat est pour le moins surprenant. Malgré un niveau de langue et un type de narration qui peuvent au premier abord rebuter le lecteur, celui-ci est entraîné malgré lui dans le tourbillon de l'intrigue et des événements.

Le gros Brodeur raconte l'histoire d'une révolte, d'une vengeance. À la suite du suicide de Copine Chéqueraide qui a entraîné avec elle dans la mort

sa petite fille, Alfred convaincra Ti-Mulo de faire un mauvais parti à ceux qui ont poussé Copine à se jeter du pont : trois super-macoutes qui lui avaient coupé ses allocations sociales après qu'elle eût refusé de se plier à leurs avances sexuelles. Critique sévère de notre belle société dite civilisée, ce deuxième roman d'Yves Boisvert est publié, on comprend pourquoi, dans la collection « Les vilains » chez XYZ.

Marc Proulx

MINUIT CHRÉTIENS
Jean Éthier-Blais
Leméac, Montréal, 1994,
101 p. ; 14,95 \$

Ouvrir une publication de Jean Éthier-Blais est, à coup sûr, entrer dans une écriture rigoureuse et classique où l'auteur peaufine, de texte en texte, un style de plus en plus exemplaire et combien personnel. Ce qui ne réduit en rien la force d'évocation et la ferveur d'expression qui habite cet écrivain chevronné.

Court récit d'à peine cent pages qualifié de roman, *Minuit chrétiens* retrace un épisode de la vie d'un adolescent, Denis Charbonneau, fils de médecin, dont la force de séduction auprès du père de son meilleur ami fera basculer la vie de deux familles et la quiétude d'une petite société paroissiale. En parallèle, le narrateur investit le texte de sa propre expérience et devient en quelque sorte la conscience du mensonge qui s'inscrit dans le drame du jeune Denis, conscience et démarche dont le Mal forme le nœud. « Dans quelle mesure une œuvre d'art qui repose sur l'aveu de toute une vie peut-elle s'affirmer dans l'être, si cet aveu s'interdit à lui-même l'accès à la vérité, à toute la vérité connue ? » se demande le narrateur.

Le narrateur devient ainsi un personnage central qui éclaire le récit autant qu'il l'entraîne dans une réflexion critique intense vers un aveu par personnage interposé. Ce qui fait la force de ce roman, c'est que la fiction décrit le réel, s'en empare et l'investit à l'insu du lecteur, et force

LE LOUP DE GOUTTIÈRE

RÉCITS

DOCTEUR WINCOT



Jean Désy
Œuvres Nicole Gagné Duellat

QUOI? LES OBJETS DU PASSÉ



René Jacob
Œuvres Suzan G. Scott

LA BOÎTE AVEC LE CARRÉ PARFAIT



René Jacob
Œuvres Suzan G. Scott

POÉSIE

LETTRÉS À LA MORT Les nuits du cœur



Gabriel Lalonde
Œuvres Gabriel Lalonde et Francine Vernac

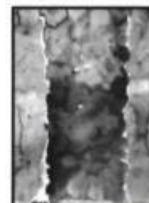
SANS DOUTE TU ES L'AUBE



Michel Boutet
Œuvres Francine Vernac

AUTOUR DE

AUTOUR DE JEAN McEWEN



Gaston Roberge
Œuvres Jean McEwen

AUTOUR DE MARCELLE FERRON



Gaston Roberge
Œuvres Marcelle Ferron

347 • rue Saint-Paul • (face à la Gare du Palais)
Québec • Qc
Téléphone: (418) 694-2224

ce dernier à dépasser la simple anecdote.

Le poète, essayiste et romancier qu'est Jean Éthier-Blais nous offre ici un texte d'une force littéraire et lyrique remarquables où la fiction mise en place par le narrateur force la réalité. Ce nouveau texte s'inscrit dans la suite logique de ses dernières publications plutôt autobiographiques, qui sont d'une exceptionnelle sincérité.

Reine Bélanger

CE QU'IL FAUT DE VÉRITÉ

Guy Cloutier
L'instant même, Québec, 1994, 105 p. ; 14,95 \$

Nous le connaissons en tant que poète, dramaturge, romancier et critique, mais c'est le nouvelliste qu'il faut aujourd'hui

découvrir. Guy Cloutier nous offre *Ce qu'il faut de vérité*, un premier recueil de six nouvelles. L'auteur nous entraîne dans une quête, nous invitant à lire la Corse, la mer et les montagnes, la mort et les femmes. Le lecteur se laisse prendre au jeu et voyage ; dans ce monde d'images, il sent, il goûte, il touche... Il touche presque la vérité aussi, fil conducteur qui s'impose d'une nouvelle à l'autre, sous l'impulsion d'une volonté de découvrir qui se heurte parfois à la fuite et au refus.

C'est d'une écriture fine que Guy Cloutier raconte. L'évidente influence de la poésie donne aux nouvelles un côté abstrait, imagé. C'est pourtant lorsque le lecteur croit lire un texte opaque que la vérité lui est jetée au visage, crue, éclatante même dans les non-dits. Si l'ensemble est parfois sombre,



en revanche le propos n'est jamais amer ni complaisant.

Martine Latulippe

L'OCCUPATION AMÉRICAINNE

Pascal Quignard
Seuil, Paris, 1994, 209 p. ; 29,95 \$

Jean-Paul Sartre et Boris Vian avaient déjà dans leur temps célébré la version d'après-guerre des éternelles noces de la

France et de l'Amérique, l'éternel malentendu qui depuis plus de deux siècles les unit. Mais c'était du cœur de la capitale, du fond des caves de ce faux village qui a nom Saint-Germain-des-Prés.

Ces mêmes années cinquante, Pascal Quignard les fait vivre à ses héros adolescents dans un village de la Loire que jouxte une base américaine dont les poubelles regorgent d'objets incroyables. Ainsi, dans la fascination et le dépit, l'admiration et la répulsion, Patrick, Marie-Josée et leurs amis apprennent-ils à conjuguer Rimbaud et Villon à Thelonus Monk et à Faulkner.

La prose élégante et musicale de Pascal Quignard crépite, claque, sait s'alanguir aussi. Au moment où, sans doute plus pour le pire que pour le meilleur, l'ombre de la civilisation américaine s'étend sur la fin du siècle, c'est un grand art qui, peu à peu, se perd.

Jean-Pierre Vidal

TRIPTYQUE

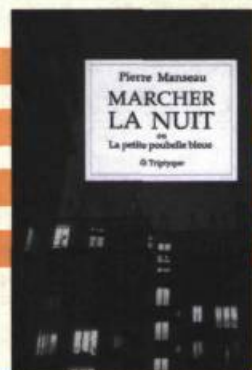
2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR (514) 597-1666



Denise Noël
LA BONNE ADRESSE
suivi de
Le manuscrit du temps fou
Récits • 161 p., 18 \$
«Elle m'avait fait signe et venait au jour; il partait dans la nuit. De toute façon, ce temps n'était-il pas le même? J'écrivais au père un peu comme on parle tout le temps, pour ne pas que le silence de la mère ou celui d'Estelle, puisqu'ils étaient fondus en un même, fasse irruption entre lui et moi...»
Deux récits émouvants et douloureux.



Marc Bourgnat
L'OISEAU DANS LE FILET
Roman • 259 p., 23 \$
Tel un oiseau pris au piège d'un filet tendu en travers du vent d'été qui souffle, léger, sur le quai de la gare à Reggio-di-Calabria, Gabriel attend. Est-ce pour narguer Estelle qu'il a eu cette aventure? Depuis Paris, elle surgit comme une ombre, venant le hanter dans les villes où ils se sont aimés autrefois, chez des amis artistes en Toscane ou encore à Rome...



Pierre Manseau
MARCHER LA NUIT
ou
La petite poubelle bleue
Roman • 153 p., 17 \$
«Marqué depuis l'enfance par le souvenir d'une petite poubelle, symbole de sa première expérience sexuelle, Henri Duval est de ceux pour qui l'amour est étroitement lié à l'abus. Lorsqu'il rencontre Charles Gauthier, il n'aura plus d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de sa hantise. L'amour comme une descente aux Enfers, aveugle...»
Par l'auteur de L'île de l'adoration et de Quartier des hommes.



Hervé Dupuis
VOIR AILLEURS
Récit de voyage • 213 p., 18 \$
«Je suis amoureux de l'Asie et je pose sur elle un regard d'amoureux. D'objectivité donc, point. Il m'a suffi de raconter les manifestations de cet amour. Parfois cependant l'Asie m'a fait terriblement suer. Alors je l'ai engueulée vertement, mais comme on engueule un être aimé.»
Une invitation au voyage... débridé.